

CHAPITRE I

Tristesse et fatalité

Samedi 1^{er} juillet 2006

« Merci, monsieur », c'est la seule phrase qui m'est venue à l'esprit, prononcée avec la diction d'un enfant de 10 ans. Il m'a à peine regardé et je me suis senti poussé par la dame derrière moi. Ensuite, j'ai marché comme un zombie, j'ai traversé le magasin, j'ai trouvé le premier banc public, j'ai ouvert le livre pour lire la dédicace de celui que je considère comme le plus grand écrivain du monde.

À François, amicalement.

La dédicace pour laquelle j'ai patienté une heure.

Pourtant, c'était si simple de lui dire :

« Vous savez, j'ai lu *Et après, Sauve-moi* et bien sûr, *Seras-tu là ?*, le dernier livre, au moins quatre fois avec le même plaisir.

« J'attends le prochain comme un enfant attend ses cadeaux de Noël. Bien sûr, j'espère que votre livre sera adapté au cinéma ! Au fait, savez-vous que, moi aussi, j'ai écrit un livre ? À peu de chose près, le même genre,

un peu fantastique, avec une romance qui se termine bien et, si vous êtes d'accord, je serai très heureux de vous le faire expédier afin que vous me donniez un avis sur mon style d'écriture... »

Mais à la place, c'est un pathétique « Merci, monsieur » qui est sorti !

C'est très familial, chez nous, d'écrire des livres ; mon père a écrit son sixième l'an passé. Il a eu trois lecteurs, lui, maman et moi.

J'ai beaucoup d'espoir avec le mien, *Tout doit arriver*. Un peu de rêve, de suspens, une pincée d'amour et une chute surprenante. Je l'ai imprimé et envoyé aux plus grandes maisons d'édition cette semaine.

J'ai refermé mon livre après avoir jeté un dernier coup d'œil à la dédicace et l'ai mis dans la poche intérieure de ma veste en jean.

Il est plus de 16 heures, pas de message sur mon portable. Il faut dire qu'en ce moment, c'est un peu tendu entre Marina et moi. Je passerai chez le boulanger lui acheter une part de framboisier avant de rentrer : c'est son gâteau préféré.

J'ai rencontré Marina au collège. Elle m'a plu dès le premier regard. Marina, c'est une fille comme on peut les voir au cinéma. Elle a stoppé ses études trop tôt d'après moi, mais elle travaille beaucoup et sans son salaire, nous ne pourrions pas loger dans cet appartement de Pantin.

Elle a la même passion que moi pour les années 60, les légendes du cinéma américain, les Katharine Hepburn,

Marlène Dietrich, Elizabeth Taylor, Jane Fonda, Rita Hayworth, la splendide Grace Kelly mais surtout Marilyn Monroe.

Ensemble, nous sommes allés à New York en 1999 avec la ferme intention de revenir avec une robe de notre idole.

Trente-trois mille dollars la robe !

Nous avons acheté un simple flacon de son parfum préféré qui est sous un globe dans notre salon. Nous avons fait une folie ce jour-là, mais c'était un voyage tellement beau !

Nous nous sommes mariés en février de cette année 2006.

Un jour, après avoir réussi dans l'écriture et étant enfin capable de vivre de ma passion, je la ferai monter dans mon Alfa Romeo flambant neuve et nous partirons avec nos enfants pour un séjour thalasso sans regarder le prix des prestations. C'en sera donc terminé pour elle de son travail d'esthéticienne et pour moi de la mécanique auto. Quelques livres de plus et nous quitterons la France pour Miami !

Je suis passé chez mes parents, à quelques stations de métro de chez nous. Ils habitent une petite maison dans le quartier des Lilas.

À l'entrée du métro, j'ai allumé mon iPod et écouté en boucle la chanson *No surprises* de Radiohead. À la sortie Mairie des Lilas, j'ai appuyé sur « off ».

Arrivé face à la porte, j'ai jeté un bref coup d'œil à mon portable : rien.

Hier, Marina et moi nous sommes disputés bêtement, comme d'habitude.

Mais cette fois, le sujet de discorde était différent : je souhaitais simplement sa présence avec moi pour obtenir une dédicace de l'auteur.

Débutée par quelques excuses et des motifs abracadabrants pour ne pas venir avec moi, la discussion a mal tourné quand elle m'a considéré comme un rêveur :

— Tu te prends pour qui avec ton livre ? Tu prends le même chemin que ton père et j'en ai plus qu'assez de toi et tes soi-disant succès à venir !

J'ai donné un grand coup de pied dans le canapé. La colère montait en moi. Je l'ai regardée droit dans les yeux et je lui ai dit :

— Écoute-moi bien. Deux ans... Je me donne deux ans pour réussir. C'est un livre ! Ce n'est pas des ongles à couper ou un soin du visage, merde ! Tu pourrais me soutenir, être avec moi plutôt que te prendre pour une star alors que tu n'es qu'une petite esthéticienne de rien !

Il y a eu un moment de silence et j'ai entendu :

— Ta mère a dû en entendre des « Deux ans, encore deux ans et je suis un grand écrivain » ! Mon pauvre, c'est toi le petit mécanicien de merde !

J'ai attrapé ma veste et je suis sorti en claquant la porte de notre appartement.

C'est mon père qui m'a ouvert la porte. En règle générale, c'est plutôt le rôle de maman, le père restant devant la télé. Mais aujourd'hui, sur le visage de papa, j'ai lu comme de la tristesse.

— Que se passe-t-il ? Tu as le visage décomposé.

J'ai de suite pensé à maman et sa santé fragile.

— C'est papi.

C'est ma mère qui m'a fait entrer ; comme d'habitude, elle m'a fait une petite caresse sur le bras et ensuite un bisou sur la joue.

Mon père m'a regardé, il a ouvert la bouche mais aucun son n'est sorti. J'ai mis ma main sur son épaule et il m'a fait une accolade.

— On l'a retrouvé dans sa cave. C'est la voisine, madame Baron, qui lui apportait ses courses, qui a découvert son corps. Il était froid mais elle dit que ton pépé lui a parlé avant de mourir. Je pense qu'elle a dû sûrement rêver, car pour le médecin, Yvan était mort depuis quelques heures pour être froid de la sorte. Il avait son téléphone près de lui et une photo de Prenzlau mais il n'a sans doute pas eu le temps de nous appeler.

Je suis passé dans le salon, mon père avait sorti l'album photo. Il m'a offert un verre de Jack Daniel's, nous avons regardé ces petits moments de vie classés dans l'ordre chronologique. Mon père m'a raconté une fois encore les difficiles premières années « sans un rond » à l'arrivée en France en provenance d'Allemagne de l'Est où mon grand-père était ingénieur en chimie, très bien payé pour l'époque.

Il avait tout abandonné et avait passé la frontière avec un petit garçon de 3 ans qui deviendrait mon papa et ma grand-mère qui n'a vécu que quelques années en France avant de retourner près de sa famille.

Mon papi, c'est ou plutôt c'était une personne très chaleureuse mais avec une grande autorité. Petit, j'en avais peur et, cependant, j'ai passé chez lui mes uniques vacances et j'en garde de très bons souvenirs.

— Nous allons faire les préparatifs dès lundi, car Yvan a toujours désiré être enterré à Prenzlau.

Je le sais depuis peu, mais Prenzlau est une grande ville de vingt et un mille habitants proche de Berlin, dans l'est de l'Allemagne, où papi a grandi et où vivait sa famille. N'y vit plus aujourd'hui que sa femme, ma grand-mère paternelle, Raïssa.

Lors de mes vacances chez lui, à Aumont, je retrouvais Diane, la fille des Baron et Hervé, le fils des boulangers. Nous avons passé des après-midi entiers dans le jardin de papi à faire des cabanes dans les arbres, des parties de cache-cache ou de football.

Papi était toujours dans sa cave. Parfois nous entendions de petites explosions ou bien, par moment, une fumée, de temps en temps verte, parfois grise, passait par l'aération de la cave.

— Il est fort probable que Jean et moi passions quelques jours en Allemagne.

J'ai repensé à cette image, lorsque j'avais 10 ans, quand j'ai vu mon papi seul dans sa cuisine, papi qui devait me croire au village. Il venait de se brûler la main et passait de l'eau froide dessus.

Je l'ai entendu qui parlait doucement ; il parlait de sa femme à moitié en français et à moitié en allemand.

À un moment, je l'ai entendu gémir et pleurer. Le plus silencieusement possible, j'ai marché dans le couloir et je suis retourné dehors dans la cabane qu'il m'avait construite dans l'arbre.

— Tu sais, François, ton père a dans l'idée de faire quelques recherches pour retrouver Raïssa, sa mère.

J'ai senti les larmes venir. Pour ne pas le montrer, je me suis levé, j'ai embrassé papa et maman et prétexté un appel de Marina pour partir.

J'ai dit à maman sur le seuil de la porte que je passerai voir de temps en temps la maison pendant leur absence.

Des gouttes de pluie ont commencé à tomber ; j'ai regretté alors instantanément ma vieille Triumph TR-4, en panne depuis deux mois pour un simple problème de carburateur.

C'est une petite merveille de 1961, à mon sens la plus belle voiture du siècle dernier, dessinée par le génial carrossier Michelotti, qui est bien sûr italien comme son nom l'indique. Pour le moment, elle prend la poussière au garage et comme Roberto, mon patron, l'adore, il n'est pas pressé que je la répare !

La bouche de métro la plus proche m'a sauvé de l'averse.

Il devait être 19 heures 30 quand je suis arrivé face à la boulangerie, juste à temps pour voir le lourd rideau de fer se refermer. Pas de framboisier donc !

J'ai monté quatre à quatre les marches jusqu'au troisième étage avec le projet de sortir de suite afin de passer la soirée avec Marina au restaurant.

J'ai ouvert.

— Marina ?

Personne, ni dans la cuisine, ni dans le salon, ni dans la chambre ! J'ai tenté vainement de la joindre sur son portable, mais elle était sur messagerie. C'est une fois arrivé dans la chambre que j'ai compris. Plus aucune

affaire de Marina sur les cintres. Les tiroirs de la commode étaient vides eux aussi !

Sur le frigo, entre la liste des courses à faire et quelques photos de nous deux, un mot griffonné :

Je te souhaite beaucoup de bonheur lorsque tu seras riche et célèbre. Je pars chez une amie en attendant de trouver un appartement. Adieu.

Après trois appels, j'ai laissé un message :

« Tu reviendras, je le sais, j'en suis sûr, je serai riche et célèbre tu vas voir... et toi, tu seras avec moi. »

Je me suis couché sur le divan, épuisé par les événements de la journée.

Après avoir mal dormi, ce jour-là, je me suis rendu compte en passant devant le téléphone que le voyant du répondeur clignotait pour signaler un nouveau message. J'ai donc appuyé sur le bouton vert du téléphone pour écouter le message qui avait été laissé :

« François, c'est papi, c'est toi... qui doit le faire... dans le fond du tiroir... la clé... couvre-toi pour le retour... réfléchis bien comment tu vas... l'utiliser... »

C'est donc à moi que papi avait donné son coup de téléphone !

Quel étrange message, j'ai noté sur une feuille les dernières paroles de mon papi : « couvre-toi », « réfléchis à l'utilisation », « le fond du tiroir », « la clé » et « c'est toi qui doit le faire ».

Mais faire quoi ?

J'ai appelé Roberto. Nous étions dimanche, à 7 heures du matin !

— Roberto, c'est François. C'est aujourd'hui qu'il faut que je le fasse.

— Quoi ? C'est aujourd'hui que tu fais quoi, François ?

— La Triumph, si tu veux bien, je la répare aujourd'hui. Je dois aller dans l'Oise et j'ai besoin de ma voiture.

— Alors toi, t'es vraiment un drôle de mec ! Passe au garage, j'y serai à 8 heures.

Il ne m'a pas fallu plus d'une heure pour démonter le carburateur, le nettoyer entièrement, changer la pièce défectueuse et remonter le tout avec des joints neufs pour ensuite faire repartir le moteur six cylindres de mon roadster et enfin entendre à nouveau le son rauque et unique de son échappement.

— Merci, Roberto, à demain !

De son bureau, Roberto, le nez dans ses papiers, m'a fait un signe de la tête. J'ai passé la première et j'ai tourné dans l'avenue Jean Jaurès.